

Un instituteur, un ingénieur, un journaliste, chefs de la IV^{ème} internationale, pourraient demain PARALYSER LA FRANCE

CAMARADES, mon désir est de vous dire, quoiqu'il puisse advenir, de reprendre le travail...
— Au poteau, crie-t-on au fond de l'immense salle où sont groupés les ouvriers de Renault à Boulogne-Billancourt.
— Mon devoir est aussi de vous dire, continue M. Hénaff, secrétaire communiste des syndicats de la région parisienne, que vous avez intérêt à accepter un compromis, que la stratégie révolutionnaire...
— La stratégie pour prendre les fauteuils de ministre, hurle un ouvrier... Vous êtes des « cellulards ».

— Et vous des trotskystes, rétorque Hénaff... Cette scène s'est déroulée le 25 avril dernier. Elle va se répéter un peu partout. C'est ainsi que quelques semaines plus tard les cheminots de Paris-Ouest-Rive-Gauche, malgré l'avis de leur secrétaire, Tournemaine, militant communiste comme Hénaff, vont se décider sur l'intervention de Pierre Galletti, trotskyste notoire, leur secrétaire adjoint, à déclencher la grève qui entraînera quelques heures plus tard tous les réseaux dans le mouvement.

Pour la première fois en France, la lutte entre le parti communiste traditionnel (P.C.F.) dont le chef est Staline et le Parti Communiste Internationaliste (P.C.I.) ou parti trotskyste, émanation de la quatrième internationale, apparaît nettement aux yeux du public.

Les derniers mouvements sociaux en France montrent clairement ceci : un nouveau parti révolutionnaire (ou du moins un parti révolutionnaire qui connaît une nouvelle vigueur) le parti communiste international qui se réclame de Lénine et de Trotsky menace de déborder sur sa gauche le parti communiste français, devenu gouvernemental en vertu de la tactique stalinienne.

★
La rivalité entre les frères ennemis remonte loin. Elle est la conséquence et l'illustration des querelles violentes qui, pendant des années, ont séparé en Russie, Staline et Trotsky. Querelles qui ont amené Staline à emprisonner, puis à exiler Trotsky, l'ex-compagnon de Lénine, qui dut se réfugier au Mexique. Trotsky se vengea en écrivant un ouvrage intitulé : « Les crimes de Staline ».

En fin de compte, le Petit Père des Peuples eut le dernier mot. Trotsky fut assassiné au Mexique pendant la guerre par un militant communiste, Jacques Mornand.

Staline et Trotsky étaient deux hommes fort différents : l'un, malgré sa poigne de fer, est un opportuniste, capable de se plier à toutes les exigences de la politique internationale ; l'autre, Trotsky, était resté farouchement attaché aux doctrines de départ du bolchevisme, telles qu'il les avait établies en compagnie de Lénine, quand tous deux avant 1914, vivaient au quartier Latin et à Montparnasse.

A ces différences de caractère correspondaient deux conceptions politiques nettement opposées :

Trotsky soutenait que le principe de la « révolution permanente » devait entraîner immédiatement une révolution agraire en Russie et qu'il était criminel, comme le faisait Staline, de composer même provisoirement avec les Koulaks (paysans s'opposant à la « collectivisation » des terres). Trotsky déclarait, en outre que tout devait être subordonné à la révolution mondiale et qu'on ne pouvait espérer construire le socialisme dans un seul pays.

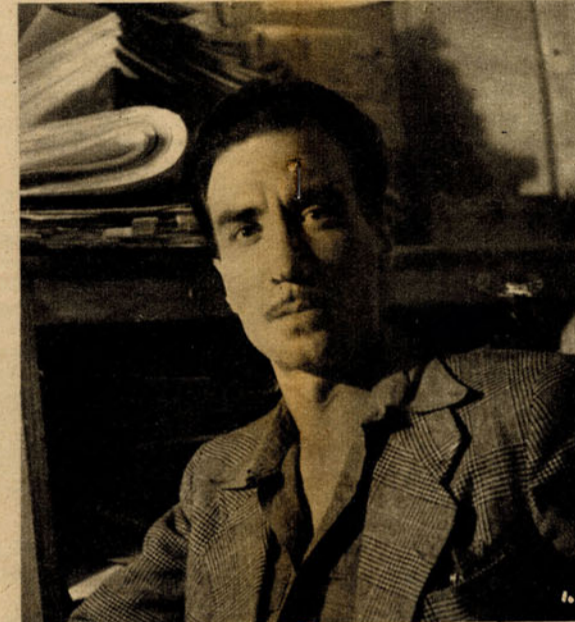
Staline répondait que la tactique révolutionnaire, pour avoir des résultats utiles, demandait de la souplesse et des compromis et qu'il fallait d'autre part établir le socialisme en U.R.S.S. avant de songer à faire la révolution universelle.

Pour les staliniens, les trotskystes sont des « liquidateurs », car « leur position excessive aboutit, en réalité à renoncer à tout ce qui est possible ».

Après des années de luttes sourdes, traversées de drames dont l'éclat retenait parfois l'attention publique, les trotskystes maintiennent rigide leurs positions de base et préconisent le retour aux méthodes d'action directe révolutionnaire.

Actuellement, les trotskystes français forment un parti unifié, après une série de fusions dont la dernière eut lieu dans la clandestinité, sous l'occupation, en 1944. C'est à cette époque que les deux fractions les plus importantes, le Parti Communiste Léniniste International et le Parti Ouvrier Internationaliste se réunirent dans le sein du Parti Communiste International (P.C.I.).

Le P.C.I., qui a une existence légale, possède un journal : « La Vérité ». Celui-ci connu des fortunes diverses, après avoir été interdit à la Libération,



Albert Demazières, 32 ans, instituteur, directeur intérieur de « La Vérité »

puis autorisé, il est aujourd'hui simplement toléré. Son siège social se trouve, 19, rue Daguerre, derrière le cimetière Montparnasse.

« La Vérité » est l'organe de combat. La revue « Quatrième Internationale » à la couverture ornée de la faucille et du marteau, avec l'adjonction d'un IV, est le véhicule idéologique du parti et n'a pour adresse qu'une boîte postale dans le XV^e.

Le local de la « révolution permanente » situé non loin du lion de Belfort, tient à la fois de « la Bohème » de Murger et d'un film de René Clair.

Le porche est converti en boutique en plein vent. Un marchand de primeurs est établi en travers du portail avec ses treteaux et ses caisses. Il faut se glisser entre un sac de petits pois et une pile de cageots de tomates, pousser une porte de planches grossières. On croit s'être trompé : on tombe dans une cour de la zone. Un coq et des poules picorent dans un caniveau entre des baraques branlantes : un lapin affolé vous passe entre les jambes. Mais au fond, au bord d'un trou sombre ouvert dans une bicoque lépreuse, on distingue un écriteau : « P.C.I. Permanence ».

Ici règne une simplicité, toute proche de la pauvreté.

Sous deux grands portraits de Lénine et de Trotsky se trouve un vieux vaisselier crasseux, surchargé de brochures et de numéros de la revue (intermittente) « Quatrième Internationale ». Des planches sur des treteaux, un poêle, un appareil téléphonique, (il ne marche pas, faute de fonds), une ampoule électrique. Et voilà tout le mobilier du P.C.I.

A la cloison sont placardés des journaux établissant le caractère international du parti. A côté de « La Vérité » française, voici le « Neuer Spartakus » allemand, la « Lucha Obrera » espagnole, la « IV^e Internationale » italienne, le « Robe October » hollandais, le « Socialist Appeal » australien...

Yves Craipeau, 35 ans, instituteur, secrétaire général du parti.



Le parti trotskyste, le P.C.I., a, en effet, des ramifications mondiales. Aux Etats-Unis, un parti unifié vient de se former à l'image du parti français. Que ce soit en Italie, en Bolivie ou à Ceylan, il a des organisations actives. Les délégués de l'Internationale ont à faire aussi bien en Belgique qu'en Corée, là pour diriger une grève des dockers, ici pour établir le contact avec les éléments révolutionnaires nationaux. Ils sont une poignée dans chaque pays. Mais une poignée bourrée jusqu'à la gueule de la violente dynamite révolutionnaire.

Contrairement aux autres partis, le P.C.I. ne cherche pas à remporter des luttes électorales. Celles-ci ne sont qu'un prétexte pour faire connaître la doctrine du parti. Quant au pouvoir, il devra être conquis de vive force, à l'abordage...

Malgré le petit nombre d'adhérents (40.000 dit-on), l'influence du P.C.I. ne cesse de grandir.

Cette influence, au cours des dernières grèves, a obligé les communistes à modifier tous leurs plans. Et, il semble bien que désormais tous les conflits sociaux risquent de voir leur physionomie transformée par l'action du P.C.I.

Déjà son poids se fait sentir au sein des organisations syndicales.

— Etes-vous, demandons-nous, les animateurs de la C.N.T. (Confédération Nationale des Travailleurs), cette centrale syndicale insurgée contre la C.G.T. ?

— Non. Nous marchons parfois en accord avec elle, mais nous déplorons que ses quelque 150.000 membres ne militent pas plutôt au sein de la C.G.T.

— Vous êtes « cégétiste » ?

— Nous animons la tendance « front ouvrier » qui constitue la gauche de la C.G.T. Savez-vous qu'au Congrès de la C.G.T., l'an dernier, 1.200 syndicats étaient déjà hostiles à la direction stalinienne ?

La lutte syndicale et la grève, tel est actuellement le secteur essentiel des trotskystes. Ils ne s'en tiennent d'ailleurs pas là. Ils préconisent également l'action directe à objectif limité. « Par exemple, précise P. Galetti, secrétaire adjoint des cheminots Paris-Ouest, nous pensons qu'il faut combattre le danger gaulliste par une action de masse énergique : j'estime que nous, cheminots, nous ne devons pas hésiter à arrêter les trains spéciaux qui emmènent les fascistes aux rassemblements gaullistes. »

Car revendications, salaire vital, indemnité de 10 francs de l'heure, etc., c'est le « programme de transition » qui doit seulement « mobiliser les masses » en vue d'établir « le contrôle ouvrier sur l'économie », puis le « gouvernement ouvrier et paysan ».

Ivan Craipeau, 35 ans, instituteur ; Frank, 41 ans, ingénieur et Paul Parisot, 28 ans, journaliste, forment l'état-major qui dirige cette offensive. Un instituteur, Demazières, qui était au premier plan voici quelques mois, serait maintenant éclipsé. Un certain Fabre Beiltru aurait décelé chez lui quelques relents « d'opportunisme », dit-on. Il n'en reste pas moins que Demazières est directeur-intérimaire de « La Vérité » et secrétaire administratif du parti.

Toutefois, d'après certaines sources, ce ne serait pas rue Daguerre qu'il faudrait chercher les véritables dirigeants du P.C.I. Il existerait, à une adresse non précisée, un secrétariat international qui adresserait à ses sections des directives fréquentes. Mais nul ne sait où gîte ce P.C. mystérieux. On assure également que le parti trotskyste a un siège secret à Paris même. Mais personne n'a pu le vérifier.

D'ailleurs un profond mystère entoure le P.C.I. Les staliniens laissent entendre que les trotskystes auraient l'appui d'une grande banque d'affaires internationales et qu'ils recevraient d'autre part des subsides des trusts soucieux d'entraver l'action du P.C.F. « C'est faux, répondent les militants. Faute d'argent, La Vérité ne paraît que sur une page ».

Depuis que M. Ramadier, rouge de colère et la barbiche pointée vers l'extrême-gauche, a parlé à propos du déchaînement des grèves, du « chef d'orchestre clandestin », on a discuté sur le nom et la qualité de ce meneur de jeu.

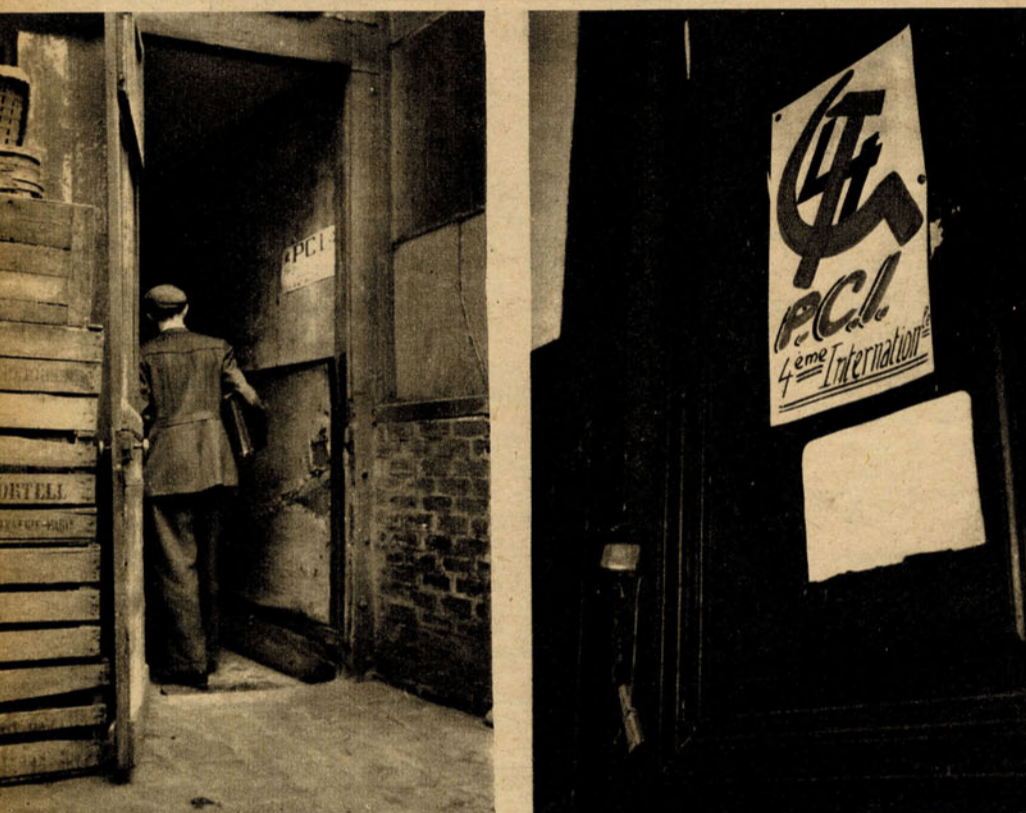
On a pensé à M. Frachon, grand tacticien du parti communiste dans la C.G.T.

Mais l'analyse des derniers événements montre clairement qu'il y a erreur sur la personne.

C'est dans le parti communiste internationaliste, parmi les farouches trotskystes, que paraît devoir être cherché le personnage mystérieux et anonyme — jusqu'à nouvel ordre — qui, d'un seul mot, a pu paralyser d'une minute à l'autre toute l'économie d'un peuple de 40 millions d'habitants.



Le siège central des trotskystes est installé 19, rue Daguerre. Pour y pénétrer, il faut traverser l'étalage d'une marchande de quatre saisons. Véritable cerbère du parti, celle-ci sait, en effet, écarter d'une voix sans réplique tous les visiteurs importuns



Une pancarte peinte à la main et accrochée avec 4 punaises, un couloir obscur guide le visiteur jusqu'au quartier général de la IV^e Internationale

Le temple trotskyste rappelle les ateliers de Murger. Les dieux, Trotsky et Lénine, y figurent à la meilleure place. Leurs regards ont l'air de surveiller les militants.



Situé entre un lavoir municipal et le bureau d'un laveur de voitures à bras, voici (marqué d'une flèche) l'atelier où se jettent les bases d'une révolution prolétarienne.